

Plantée devant l'ascenseur, Olivia trépigait. Elle jeta un bref coup d'œil à sa montre – déjà dix-huit heures. Elle patienta encore quelques secondes avant de se résigner. Une fois de plus, l'appareil était en révision. Il se montrait capricieux depuis quelques semaines, et les pannes devenaient fréquentes. La jeune fille n'avait plus qu'à emprunter les escaliers.

Arrivée au cinquième étage, elle sortit sa clé et ouvrit sa porte en grommelant. Comme si la journée n'avait pas été assez fatigante comme ça. Elle se débarrassa de son manteau, laissant son sac à dos au milieu de l'entrée. Il faudrait qu'elle révise ses cours ce soir, mais d'abord elle comptait bien se détendre un moment...

Emma Gaillard s'engouffra dans le hall d'entrée à la suite de sa voisine, Madame Indermühle. Emma était à bout de souffle. Elle portait deux lourds cabas et poussait un grand landau bleu roi, alourdi par le poids de sa fille ainsi que par les briques de lait empilées dans le panier en tissu. Lorsqu'elle vit l'écriteau « en panne » placardé sur l'ascenseur, elle pâlit. Comment allait-elle transporter tout son chargement jusqu'au troisième étage ? Heureusement, Monsieur Indermühle suivait les deux femmes et prêta main forte à la jeune maman. Arrivée devant sa porte, Emma remercia le couple et rentra chez elle. La petite ne s'était pas réveillée, c'était une chance. Emma allait pouvoir s'occuper du dîner. Il était déjà 18h30, elle était en retard.

Laurence et Bernard Indermühle avaient encore deux étages à grimper lorsqu'ils quittèrent Madame Gaillard. Laurence se sentait faiblir et son mari dut lui donner le bras. A leur âge, un exercice pareil ! C'était tout de même ennuyeux que cet ascenseur soit si peu fiable. Bernard parla d'aller se plaindre au concierge. Laurence resta dubitative ; qu'est-ce que cela changerait ? En outre, celui-ci était absent depuis une semaine. Vacances, ou arrêt-maladie, on ne savait pas exactement. Peut-être une dépression ?

En arrivant devant leur porte, ils grimacèrent. De l'appartement voisin leur parvenait cette musique si épuisante, un bruit de fond répétitif dont les basses faisaient vibrer les murs – la seule musique que leurs voisins semblaient disposés à écouter. Tout de même, ces deux là, ils leur en faisaient voir.

Laurence commença à préparer le souper, tandis que son mari écoutait les informations. Une vague de cambriolage semblait se répandre dans la ville, touchant plusieurs quartiers. Laurence leva les yeux des tomates qu'elle tranchait en rondelles, et déclara : « C'est étrange, j'en parlais justement ce matin avec madame Favre – tu sais, la voisine du deuxième – hé bien une de ces amies habite à quelques rues d'ici. Son immeuble a été visité par des cambrioleurs. Et tu sais ce qu'ils avaient fait ? Quelques jours auparavant, ils étaient déjà venus – en reconnaissance, pour ainsi dire – et ils avaient chipé les plaquettes de portes des appartements qu'ils comptaient dévaliser. L'amie de Madame Favre a réagi tout de suite, elle a fait placer une barre de sécurité à sa porte. Tu te rends compte à quoi elle a échappé ? On n'est plus sûrs de rien aujourd'hui. Peut-être que nous aussi on devrait faire quelque chose... »

Bernard Indermühle hocha simplement la tête. Ancien militaire, il avait appris à se méfier des rumeurs et à ne considérer que les faits. Il espéra que sa femme se déferait vite de cette idée et que, d'une manière générale, le mouvement de panique allait se tasser.

Mathieu Zohler poussa la porte d'entrée de l'immeuble peu après vingt-deux heures. Il portait un gros sac de sport en bandoulière ; comme chaque jeudi, il rentrait de son entraînement de football. Il aperçut le papier annonçant la panne et se dirigea vers les escaliers en soupirant. Quelle plaie, cet ascenseur ! Heureusement qu'il n'avait que quatre étages à gravir. Arrivé devant sa porte, il s'immobilisa une seconde. Patrick, son colocataire déjanté, avait encore mis la musique à fond. Des rires s'échappaient de l'appartement : il y avait visiblement du monde. Mathieu soupira en pensant à ses voisins. Un couple âgé, gentil en apparence, qui n'avait jamais osé leur faire une remarque mais les regardait parfois d'un air pincé. Il faudrait qu'il pense à excuser la conduite de Patrick. Une nouvelle fois.

Vers minuit, la façade de l'immeuble était obscure, à l'exception notable d'une fenêtre, rectangle de lumière jaune, au troisième étage. Emma nourrissait la petite. Mais elles ne tardèrent pas à se rendormir, et bientôt l'obscurité baigna le bâtiment assoupi.

Le lendemain à dix-sept heures, Olivia poussa la porte du hall. Elle avait pu quitter l'université plus tôt et comptait profiter de ce temps gagné pour faire un peu de ménage. La vaisselle s'empilait dans l'évier depuis quelques jours déjà. En plus, l'ascenseur était dans un bon jour et accepta très serviablement de la conduire jusqu'au cinquième étage.

Olivia fouillait dans son sac à la recherche de ses clés lorsqu'elle s'immobilisa. Il y avait quelque chose. Ou plutôt...il manquait quelque chose. Sur sa porte, là où habituellement une plaquette de plastique noire annonçait « Olivia TOLLA », il n'y avait rien ; rien que le bois de la porte. Mal à l'aise, Olivia tourna la tête, et constata également l'absence de ladite plaque sur la porte voisine. Elle revint sur ses pas, et se planta devant

les deux autres portes de son étage. Là aussi, le même larcin avait été commis. Prise d'un doute, la jeune fille dégringola les étages et fit le tour de l'immeuble. Elle fit partout le même constat. Toutes les plaquettes – oui, toutes ! – brillaient par leur absence. Olivia sentit un certain malaise l'envahir. Qu'est-ce que cela signifiait ? Elle avait entendu parler de cambrioleurs qui marquaient de la sorte les portes de leurs futures victimes. Mais n'était-ce pas là que légendes urbaines ? Elle hésita devant l'entrée, sa clé à la main. Qu'est-ce qui lui certifiait désormais que cette porte anonyme était bien la sienne et s'ouvrirait bien sur son chez-elle ? Tremblant un peu, elle fit tourner le verrou et se réfugia à l'intérieur. Elle était plus chamboulée par ce vol curieux qu'elle ne voulait l'admettre. Elle essayait d'en comprendre les causes, sans succès. Ce soir-là, elle ne sortit pas, et ne parvint à se concentrer ni sur ses notes de cours, ni sur son repas, ni sur la comédie sentimentale qui se jouait à la télévision. Elle alla se coucher tôt, nullement rassurée.

Laurence et Bernard Indermühle, Mathieu Zohler et Patrick Carmin, Emma Gaillard et son mari, tous firent la même découverte ce soir-là. Une conséquence imprévue de la situation fut une longue discussion sur le palier entre les Indermühle et leurs jeunes voisins. Si Patrick ne s'inquiétait pas outre mesure, Mathieu apprécia le raisonnement pragmatique de Bernard Indermühle. Surtout, ne pas céder à la panique. De son côté, Bernard porta un autre regard sur les « deux petits jeunes », comme il les désignait d'habitude. Il les trouva fort sympathiques et posés. Ils se quittèrent en se promettant d'être vigilants durant la nuit.

Emma s'interrogeait aussi sur un éventuel cambriolage. D'autant plus que ses voisins, les Deffacio, étaient en voyage. Et si cette absence avait été remarquée ? Son mari semblait calme, et la pria de ne pas s'en faire. Mais elle l'entendit fermer la porte à double tour avant de la rejoindre au lit – précaution qu'il n'avait jamais prise auparavant. Ailleurs dans l'immeuble, presque toutes les portes furent barricadées de la même manière. On avait rarement vu un vendredi soir aussi calme – un calme apparent seulement, car dans les couloirs rôdaient la peur et la méfiance...

Cette nuit-là, Emma dut se lever trois fois pour nourrir sa fille. A chaque fois, elle alla se placer dans l'entrée, l'oreille contre la porte, guettant un bruit suspect. Rien toutefois ne vint confirmer ses craintes.

Olivia était allongée, les yeux ouverts. Elle ne pouvait se résigner à se lever si tôt un samedi. Elle attendit neuf heures pour repousser les couvertures. Elle gagna la cuisine et fit chauffer de l'eau. Puis, sans trop y croire, elle poussa les verrous et entrouvrit sa porte. A sa plus grande surprise, elle constata que la plaquette avait retrouvé sa place ! Quoiqu'il faudrait plutôt dire « une plaquette ». En effet, ce n'était pas son nom qui miroitait sur le morceau de plastique noir. *J. et A. FAVRE*. Olivia pensait les connaître. N'était-ce pas le couple qui vivait au deuxième étage ? Elle se souvenait avoir échangé quelques mots avec la femme dans les escaliers, lors d'un autre caprice de l'ascenseur.

Olivia leva les yeux. L'appartement voisin indiquait désormais *Georges & Irène DEFFACIO*. La jeune fille réfléchit. Elle ne connaissait pas ces gens, mais il lui semblait que c'était un homme seul qui vivait en face. Lopez. Ou quelque chose comme ça. La situation virait à la folie pure. Comme si quelqu'un avait récolté les cartes, les avait mélangées puis redistribuées. Olivia contemplant la plaquette dans ses mains. Il n'y avait plus qu'à la restituer à ses propriétaires légitimes. La journée sembla soudain se transformer en grand jeu de piste réparti sur plusieurs étages. Olivia enfila un survêtement et claqua sa porte.

Au deuxième étage, elle hésita. Il y avait deux portes, et elle ignorait tout bonnement laquelle abritait le couple Favre. A gauche, la plaquette annonçait *Rose GRENCHEN* ; à droite, *S. HART*. Au hasard, elle frappa à gauche. Ce fut bel et bien Jessica Favre qui vint lui ouvrir. Olivia lui raconta comment elle avait retrouvé la plaque de plastique sur sa propre porte. Jessica sourit. Cette histoire prenait la tournure d'une farce plus que d'un cambriolage organisé, et elle préférait cela. Elle considéra le nom sur sa porte et demanda à Olivia si elle connaissait une dénommée Rose dans l'immeuble. La jeune fille crut se souvenir avoir pris l'ascenseur un jour en compagnie d'une vieille dame un peu sénile qui vivait comme elle au cinquième étage. Elle se proposa de ramener la plaquette à Rose et Jessica accepta avec plaisir. Olivia reprit donc les escaliers, une autre plaque entre les mains. Tel une pièce de puzzle, le premier nom avait retrouvé sa place.

Au cinquième, la jeune fille se trouva dans la même incertitude entre deux portes. Là aussi, les noms ne correspondaient plus à rien. Cette fois, elle sonna à droite. Mais comme personne ne répondait, elle essaya l'autre porte. Au bout de quelques secondes, la porte s'ouvrit, laissant entrevoir un visage méfiant. « Qu'est-ce que vous voulez ? grinça la vieille femme.

- Vous êtes Madame Grenchen ? s'enquit Olivia. Je viens vous rapporter ceci. Je ne sais pas si vous êtes au courant, il y a eu une sorte d'échange entre les noms des locataires. J'ai trouvé la vôtre au deuxième...

- Je ne comprends pas ce que vous voulez, interrompit Rose. Je ne veux rien acheter. Fichez-moi le camp d'ici. »

Et elle lui claqua la porte au nez. Olivia prit une profonde inspiration, et remit la carte au nom de *GRENCHEN* en place. Elle se retrouvait avec un nouveau nom : *Emma & Rémi GAILLARD*. Elle considéra la plaquette un long moment. Elle n'avait aucune idée de qui pouvait bien être ces gens...

Mathieu sortit de chez lui vers dix heures. Il y avait un courrier urgent qu'il avait oublié de poster la veille. Il claqua la porte et dégingola les escaliers. Toute cette histoire de plaque d'entrée lui était sortie de la tête. Une vingtaine de minutes plus tard, il était de retour. Il allait introduire sa clé dans la serrure quand quelque chose l'arrêta. Il considéra sa porte : elle annonçait *Olivia TOLLA*. S'était-il trompé d'étage ? Les événements de la veille lui revinrent soudainement à l'esprit. *Qu'est-ce que c'est que ce binz ?* pensa le jeune homme. Il revint sur ses pas, gravit encore un étage. Il se retrouva au cinquième – c'était sûr, l'escalier ne montait pas plus haut. C'était donc bien sa porte devant laquelle il s'était arrêté. Il y retourna et fit tourner sa clé, non sans hésitation. C'est bien sur son appartement que la porte s'ouvrit : son hall d'entrée avec le poster de Bob Marley que Patrick avait accroché au mur. Quel soulagement. Mathieu regarda le nom sur la porte. Il fallait qu'il trouve cette fille et qu'il lui rende sa plaquette. Et, dans le même temps, qu'il récupère la sienne.

Bernard et Laurence Indermühle sortirent de chez eux dans la matinée. Laurence avait un panier à la main – ils se rendaient au marché. Bernard remarqua immédiatement le retour des plaquettes d'identification, et le brassage qui semblait avoir été opéré. Sa porte disait abriter un *M. Ricardo LOPEZ*. Bernard laissa sa femme s'occuper des commissions et décida de tirer cette affaire au clair. Ou, tout du moins, de retrouver sa plaque, garante de son identité. Seulement, il ignorait qui était ce monsieur Lopez. Méthodique, il grimpa une volée de marches, décidé à commencer ses recherches par le dernier étage.

Dans l'escalier, il rencontra Olivia. Chacun considéra l'autre, et la plaque de plastique noire qu'il tenait à la main. Olivia sourit ; le mouvement semblait lancé. Le vieil homme et la jeune fille comparèrent les noms qu'ils recherchaient. Lopez – c'était bien le voisin de palier d'Olivia. Elle n'en était toutefois pas certaine. Son voisin avait des horaires étranges, elle ne l'avait croisé qu'épisodiquement, et toujours passé vingt-deux heures. Olivia remonta les marches en compagnie de Bernard. Ensemble, ils sonnèrent à la porte. Un jeune homme hispanique à moitié endormi vint leur ouvrir. Il sembla surpris – il n'avait pas remarqué la disparition puis la réapparition de sa plaquette. Toutefois, il remercia ses deux visiteurs de leur démarche et leur demanda s'ils pouvaient se charger de restituer le nom dont il avait hérité : *Georges & Irène DEFFACIO*. Ils s'empressèrent d'accepter : Olivia commençait à bien s'amuser et Bernard appréciait de se rendre utile.

Les deux compagnons de fortune descendirent au troisième étage. Bernard indiqua à Olivia la porte des Gaillard, mais personne ne répondit au coup de sonnette. Ils entendirent alors chuintier dans les escaliers. Emma était sortie avec sa fille. Olivia et Bernard lui firent état de la situation. Emma était fort soulagée du retour des plaquettes – ce n'était somme toute qu'une mauvaise plaisanterie. Elle remit en place la plaque à son nom et consulta celle qu'elle avait reçu en retour : *Mathieu ZOHLER et Patrick CARMIN*.

Au même moment, Mathieu remontait les marches quatre à quatre. Il était allé consulter les boîtes aux lettres pour trouver à quel étage habitait cette fameuse Olivia. Un peu étonné, il considéra l'étrange réunion qui avait lieu sur le palier. Les présentations se firent. Du même coup, Mathieu et Olivia récupérèrent chacun leur bien. Tous s'attardèrent un peu, surpris de rencontrer des locataires avec qui ils n'avaient jamais pris le temps de discuter, dont ils connaissaient à peine le nom... Bernard remit en place la carte des Deffacio, en face de chez Emma, et eut la bonne surprise d'y trouver la sienne. Il semblait que tout était rentré dans l'ordre. Les voisins étaient radieux. Cette étrange situation avait abouti à des rencontres qui n'auraient peut-être jamais eu lieu autrement. Ils se quittèrent en se disant *à bientôt*.

Olivia rentra chez elle, songeuse. On ne saurait probablement jamais qui était à l'origine de cette farce. Mais l'étudiante avait appris deux choses. D'abord, que des personnes qui vivaient à quelques mètres les unes des autres se connaissaient à peine. Personne ne prend la peine d'échanger plus que les formules usuelles de courtoisie. Personne ne s'intéresse vraiment à ses voisins. Ensuite, elle avait compris qu'une identité ici tenait à peu de choses. Il y avait un chiffre dans l'ascenseur qui la menait à *son* étage. Et une plaque de plastique noire sur *sa* porte. Des lettres d'argent certifiant qu'elle était chez *elle*. Quand cela avait disparu, chacun avait été déstabilisé. Pas besoin d'intrusion, de vol, d'infraction. Une plaque disparaît, et on n'est plus sûr de rien. Une plaque noire, et des lettres d'argent...